

Michèle Finck, *La Ballade des hommes-nuages* (Arfuyen, 276p.)

Dès le premier texte de ce qu'elle désigne elle-même comme son « journal-poème », Michèle Finck annonce clairement son projet et le risque qu'elle a décidé de prendre : « s'exposer », « lever les censures intérieures », « composer une autobiographie anonyme », en écrivant « pour un homme qui a été *incarcéré* sous camisole chimique ».

Voici donc un « livre âpre », « abrupt », écrit « à l'arraché », afin de dire du plus près la douleur profonde d'un être aimé devenu cet homme martyrisé et sans nom qu'elle appelle « Om », réduit à une syllabe tronquée inscrite « sur la crête rude entre création et folie ». Cet homme qui « saigne des étoiles filantes » et dont un grand vent traverse la tête est un « homme-nuage », comme Paul Celan et tant d'autres poètes « qui combattent aux frontières de la folie ». Il avance dans la langue sur un chemin d'orties, en marchant sur les mains, la tête en bas, comme pour mieux voir là-bas les nuages dont il est le familier et qui l'entraînent sur les traces de « l'étranger » de Baudelaire... Il est déclaré anormal, il ne fait rien comme les autres, il parle à tort et à travers... C'est l'incompris, le crucifié, le proscrit...

Michèle Finck écrit vers cet homme enfermé dans son cœur et au plus près de lui, jusqu'à se confondre avec lui. Elle voudrait tant faire éclater la camisole de force du mal ! Pour cela, il faut d'abord à l'écriture descendre profond dans la douleur et l'affronter ; la souffrance s'élargit dans la parole du poème, elle s'étend, gagne du terrain, plus vaste, plus partagée, plus ancienne... Michèle Finck en cherche les racines et en démêle les détails parmi les souvenirs les plus lointains de l'enfance. Il y a au fond de la mémoire de chacun des « pères couchés », comme l'écrivait Rilke dans ses *Élégies*, des figures tutélaires qui s'animent parmi les souvenirs que les mots ratissent et creusent. Michèle Finck parle à juste titre à ce propos de « crises de mémoire » : elle rassemble et accumule des matériaux psychiques comme dans une analyse, et construit de page en page une autobiographie singulière.

L'idée s'installe peu à peu que la poésie, si soucieuse soit-elle de vérité et de justesse, est une folie. N'est-il pas dans sa nature de laisser la langue s'en aller toute seule, dire tout haut son désir, se perdre en sinuant parmi les ombres, et multiplier les acrobaties sur un fil tendu à tout rompre comme un long couteau mental ? La folie est l'affaire de la langue qui mène la poésie jusqu'à l'endroit où les mots ne *répondent* plus, où les portes ne s'ouvrent plus... Prêtant voix au délire, Michèle Finck poursuit ainsi par poème interposé le dialogue avec cet être cher que la folie même lui a pris.

Partie à la recherche du mot perdu, caché, qui sauverait peut-être, mais qui manquera toujours, l'écriture doit refaire le trajet d'Orphée pour aller chercher, parmi les figures disparues, quelque chose comme l'origine d'un silence si lourd à porter.

Heureusement, le souvenir des livres lus dans l'enfance, la musique, les livrets d'opéras, les images de films l'accompagnent. La chambre d'échos n'est

pas vide : un orchestre intérieur y joue ses partitions. Catabase puis anabase, l'écriture descend puis remonte les échelles du son et du sens et construit son amour de loin vers celui qu'elle voudrait sauver en posant à distance sa voix comme une main sur son front.

Jean-Michel Maulpoix

Le 29 janvier 2022